

8B
1 1
CLAUDE PASTEUR

LE MYTHE
DU GUERRIER

roman

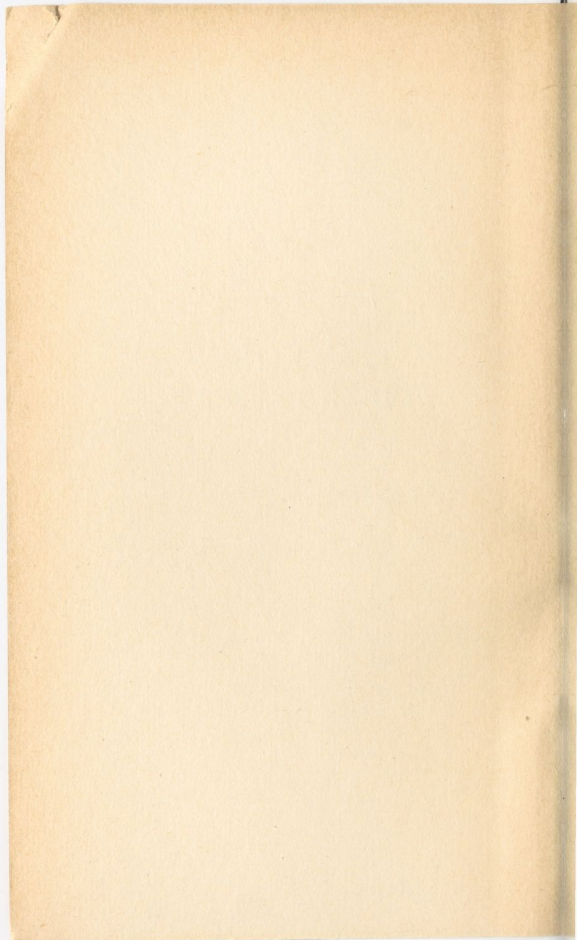
plon

LE MYTHE
DU GUERRIER

10 Y2

26878

DL 24 9 1963 12450



CLAUDE PASTEUR

LE MYTHE
DU GUERRIER

roman



PLON

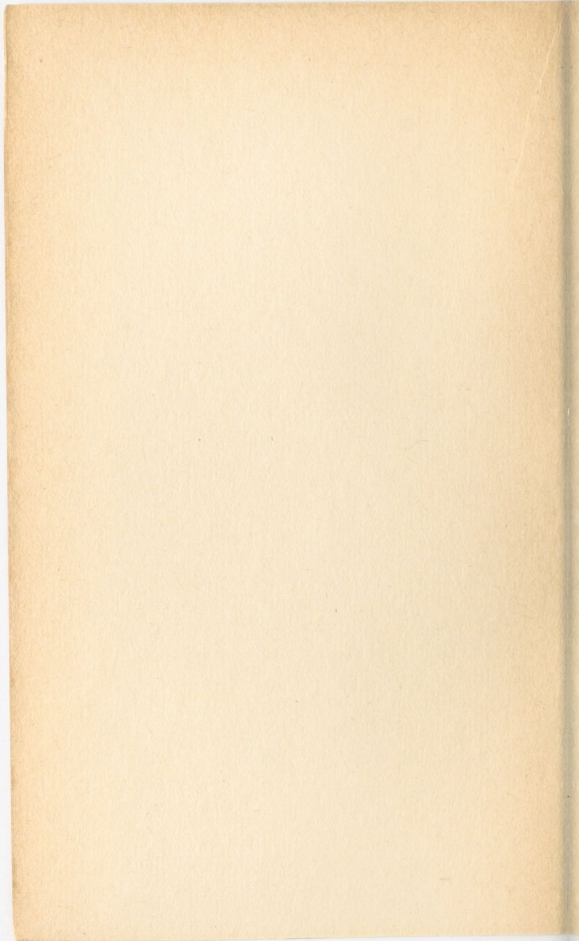
© 1962 by Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris-6*.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour
tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Si vous désirez recevoir gratuitement et sans engagement de
votre part nos BULLETINS D'INFORMATIONS LITTÉRAIRES,
faites-nous connaître vos nom, adresse et profession.

PLON — 8, rue Garancière — Paris-6*.

A MA MÈRE
In memoriam



NOTE DE L'AUTEUR

La présentation des personnages fait ordinairement perdre du temps. En adaptant au roman la formule réservée à l'édition des pièces de théâtre, on évite au lecteur d'attendre la vingt-cinquième page pour connaître l'âge des héros, leurs liens de parenté, etc

PERSONNAGES

Camille MORAN, 30 ans, *architecte, célibataire*. Habite au Vésinet une belle propriété entourée d'un parc.

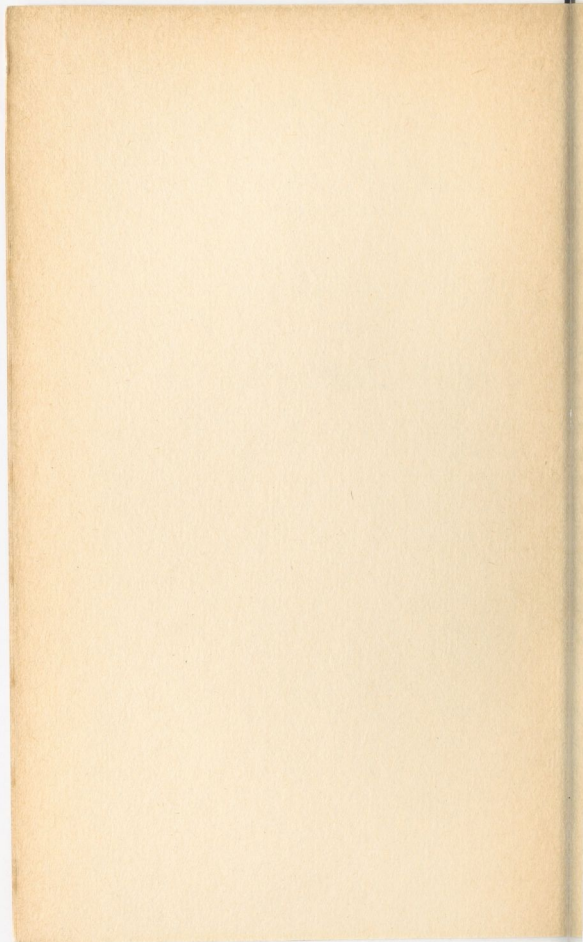
Servais PRAXIER, *son amant, médecin*. Veuf (sa femme a accouché en 1940, sous les bombardements, d'un enfant mort). Vit avec sa mère, Mme Praxier.

PAULE
VALÉRIE
CÉCILE
LAURE
PAULINE
SABINE

} *Sœurs de Camille, mariées et mères de famille.*

BERTRAND	}	<i>Beaux-frères de Camille (cordialement méprisés par elle).</i>
RENÉ		
RAYMOND		
JEAN		
HERVÉ		
PIERRE	}	<i>Neveux préférés de Camille.</i>
BRUNO, cinq ans		
DANY, vingt ans	}	

PREMIÈRE PARTIE



Journal de Camille.

Les gens qui adorent s'occuper de la vie des autres (mes sœurs en particulier) se demandent pourquoi je n'épouse pas Servais.

Sans doute parce que le mariage pose pour moi un problème insoluble : je ne saurais ni épouser un homme sans personnalité, ni, s'il en avait une, m'effacer devant elle. L'ambition des femmes vise ordinairement à devenir la moitié de quelqu'un : pas la mienne.

Également, parce que Servais vit avec sa mère, une femme très « méritante ». Veuve de bonne heure, elle a lutté pour élever seule son fils, qui lui en conserve une vénération attendrie.

C'est une vieille dame à cheveux blancs, d'aspect doux et discret. Je me méfie des effacements sublimes. Je me méfie des femmes sublimes. Mme Praxier s'effacera un temps, jusqu'à la venue des enfants. Là,

elle trouvera subitement son utilité, et parce qu'elle nous « rendra service », nous devrons compter avec elle. Nous l'emmènerons en vacances. Nous formerons une « famille ».

Je hais la famille. Je veux pouvoir fermer la porte de ma chambre quand il me plaît, sans risquer de vexer quelqu'un.

Toute question de vie commune exclue, j'aime cependant beaucoup Servais. C'est un être tranquille, perspicace et bon. J'aime son menton carré, sa grande bouche sensible, et ses yeux très clairs, de cette belle teinte verte qui orne la prunelle variable des tigres. Servais n'a pourtant rien d'un tigre, mais sa modération est fruit de sagesse, non de médiocrité.

Quand il me regarde avec une expression bienveillante et captivée, de fines rides d'attention plissent les coins de ses yeux. Sa curiosité tendre ne me blesse pas, parce que je n'y décèle qu'une infinie sollicitude.

J'apprécie le soin qu'il apporte à écouter ce qu'on lui dit, non pas avec cet esprit chicanier de mes beaux-frères qui ne me laissent parler que pour me contredire, mais avec une ouverture d'âme qui incite aux plus grands abandons.

Cependant, je ne voudrais pas vivre avec lui. Encore moins avec sa mère.

Je suis allée deux fois chez eux. La maison est méticuleusement entretenue par Mme Praxier, aidée par une femme de ménage. (Servais a les moyens d'offrir une bonne à sa mère, mais je soupçonne chez celle-ci un autoritarisme farouche.)

Les meubles, de style pour la plupart, ne manquent pas de beauté, mais ils n'ont pas été « choisis ». Ils se trouvent là par voie d'héritage, et sont posés à leur place, une fois pour toutes. Ici, l'ordre prime le goût.

Le salon, qui sert dans la journée de salle d'attente pour les clients, est impersonnel; il y a quelque chose de provincial dans la façon dont les rideaux blancs des fenêtres sont empesés.

Le bureau de Servais, moins ordonné, révèle la tanière du célibataire, avec ses pipes disposées dans un râtelier et ses rellents de tabac. La photographie de sa femme Édith est posée sur le bureau : un visage banal de jeune femme avec des sourcils épilés et un sourire sans naturel.

Il y a davantage de livres brochés que

reliés sur les rayonnages, et les dos en sont défraîchis.

Tout révèle de la part de Servais, une indifférence évidente. Craint-il de contrarier sa mère en transformant les aîtres ? Plutôt considère-t-il qu'elles sont ordonnées d'une manière commode.

Aucun divan : on ne s'allonge pas ici en dehors des heures de sommeil.

Comment concevoir un instant mon existence dans cette maison, où glisse l'ombre discrète (mais combien omnipotente) de la vieille dame ?

Notre vie serait réglée. Le couvert doit être mis chaque jour à la même heure (et si je n'ai pas faim ?). A table, il me faudrait « entretenir la conversation », de peur que mon silence soit mal interprété par Mme Praxier.

J'imagine son étonnement, en constatant que certains jours, je me lève à midi, étonnement qui ne tiendrait pas compte que le lendemain, je peux être aux aurores sur un chantier.

A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que je critique les femmes comme la mère de Servais. Cet esprit d'ordre et cette admirable persévérance ne sont pas choses à railler.

Simplement, nous appartenons à des générations différentes, comme sont différentes nos valeurs.

La vie de Servais s'écoule entre ses trois dispensaires, sa clientèle particulière et sa maison. C'est en regardant les êtres accomplir leurs gestes quotidiens, que l'on comprend mieux leurs besoins profonds.

J'ai eu la curiosité d'accompagner un jour Servais à l'un de ses dispensaires. Il donnait ce jour-là sa consultation d'oto-rhino.

La pluie tombait au dehors, et les malades attendaient dans le couloir, parmi les petites mares que formaient leurs chaussures sur les carreaux.

Vêtu d'une blouse blanche boutonnée jusqu'au col, Servais accueillait les malades, avec une bienveillance un peu conventionnelle. C'était jour de petite chirurgie, et le pus giclait, l'odeur du sang se mêlait à celle des linges sales. Des petites sœurs en cornette tournaient autour de Servais, lui présentaient les instruments, vidaient les cuvettes.

Servais opérait des anthrax ou des déviations de cloison, précis, patient, fermé.

C'est ainsi tous les jours. Quand il quitte le dispensaire, il rentre vite chez lui, se met

LE MYTHE DU GUERRIER

« Le mariage pose pour moi un problème insoluble. Je ne saurais ni épouser un homme sans personnalité, ni, s'il en avait une, m'effacer devant elle. L'ambition des femmes vise ordinairement à devenir la moitié de quelqu'un : pas la mienne. »

Camille Moran, trente ans, architecte, conforme rigoureusement sa conduite à ces lignes qui sonnent en tête de son journal, comme une déclaration de guerre au sexe fort. Son amant, le Dr Praxier, aurait pourtant toutes les qualités d'un époux et d'un père. Et de son côté, Camille sait être une amante ardente et comblée, mais elle ne tolère auprès d'elle que la présence légère d'un neveu inverti. Le démon de l'orgueil et la soif de l'absolu lui font haïr le partage et la promiscuité du mariage. L'enfant qu'elle va avoir de Praxier sera le sien, exclusivement; elle l'élèvera seule. Afin de couper court aux efforts de son amant pour reconquérir la femme et le fils qui lui sont refusés, elle aura d'un autre homme un autre enfant et se retirera dans une inaccessible solitude avec les deux petits.

Dans ce bref roman, Claude Pasteur donne une expression littéraire d'une grande pureté à la nostalgie que toute femme a éprouvée au moins une fois dans sa vie : celle d'un univers clos et parfait où le mâle, devenu inutile, n'aurait pas accès.

plon

Imprimé en France. — IMPRIMERIE PLON A MEAUX (S.-ET-M.). — 1963. 72584.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 0077701 6

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

